Histoires anciennes de Corée

Editions en langues étrangères, RPD de Corée
L'an 110 du Juche (2021)

Histoires anciennes de Corée

Editions en langues étrangères, RPD de Corée
L’an 110 du Juche (2021)

Avant-propos

Le peuple coréen, nation homogène ayant une longue histoire, vit sur le même territoire depuis l'antiquité en créant une culture splendide.

L'histoire cinq fois millénaire de Corée est marquée de l'intelligence et du talent des ancêtres, qui ont enrichi, au long des siècles, la culture de l'Orient par leur travail créateur.

Le livre présente quelques faits historiques et épisodes, largement connus du peuple coréen.

Table des matières

Tableau illustré de Tamjing

Tamjing, peintre renommé mais aussi technicien du Coguryo, avait transmis, au Japon, la fabrication de l'encre noire et du papier.

Arrivé au Japon sur l'invitation des autorités locales, il se mit à apprendre aux Japonais la peinture et la fabrication des substances colorantes.

Un jour, les bonzes qui avaient érigé le temple Horyuji, lui prièrent de faire des peintures murales à Kondo, laquelle deviendrait l'un des chef-d'œuvres d'ordre mondial.

Tamjing y consentit et gagna le temple, pensant se mettre à l'œuvre. Deux mois s'écoulèrent depuis, mais pourtant il hésitait à commencer son travail, et pour cause. Il avait appris que son pays, le Coguryo, était submergé par l'invasion de millions d'agresseurs étrangers.

Le Coguryo, pourra-t-il les vaincre? Sinon, quel sort pitoyable sera celui de mes compatriotes?! se disait-il. L'angoisse le tenaillait, l'empêchant d'obtenir les couleurs voulues et de remuer correctement le pinceau.

Comme il passait ses jours dans l'oisiveté, de plus en plus de bonzes commencèrent à le soupçonner.

–Est-il vraiment le peintre renommé du Coguryo?

–Ou bien un vaurien voulant passer pour un peintre?

–C'est un faux peintre, à n'en pas douter.

Malgré tous ces blâmes, Tamjing ne prit pas le pinceau en main. Si son pays était asservi, sa peinture échouerait et même, en cas de réussite, son tableau ne serait pas apprécié à sa juste valeur.

Un jour, le responsable du temple vint le voir.

–Ne vous en faites pas. Voici une bonne nouvelle pour vous. Des millions de soldats étrangers qui avaient envahi le Coguryo ont péri sous l'épée du général Ulji Mun Dok.

–Est-ce vrai? cria Tamjing, se levant en sursaut.

La joie l'emportait. Le lendemain, il alla dans la montagne prendre un bain, puis il rentra et se mit enfin à peindre.

La nouvelle de la victoire obtenue dans son pays contre l'envahisseur déchaîna en lui une passion prodigieuse. Et dès qu'il mit la main au pinceau, cet objet commença à courir sur le mur comme s'il dansait. En quelques instants, le mur de Kondo fut orné d'une fresque magnifique.

La nouvelle de cette peinture se fut répandue et dès lors, une foule de bonzes et d'autres Japonais fut accourue.

–Cette peinture murale n'a pas sa pareille dans le monde, s'exclamèrent-ils, le pinceau de Tamjing est vraiment mystérieux.

–Cette fresque doit sa réussite, non à mon talent, mais à l'âme du Coguryo qu'elle incarne, dit Tamjing, je vous assure que l'esprit du peuple du Coguryo, intelligent et vaillant jusqu'à l'invulnérabilité a permis l'achèvement de cette œuvre.

La peinture murale de Kondo au temple Horyuji était l'orgueil du Japon jusqu'en 1948, date où elle fut la proie d'un incendie.

Avec la nomination d'un seul magistrat

C'était l'automne d'une année, alors que Changjori assumait la fonction de *kuksang* (premier ministre) du Coguryo. Le roi Pongsang fit rassembler ses sujets au palais royal et lamenta:

–Comment faire face à la situation du pays en proie à une anxiété permanente du fait des fréquentes invasions d'ennemis plus nombreux que nous?

Et il leur demanda de présenter des mesures correspondantes.

Situés au nord-ouest du pays, les ennemis envahissaient souvent le Coguryo pour tuer ses habitants et emporter leurs biens.

Il y a justement trois ans, soit en 293, lors de leurs incursions dans les confins du Coguryo, le roi Pongsang, à la tête de ses militaires, essaya de repousser à la forteresse Sin l'attaque étrangère, mais la supériorité numérique des agresseurs l'obligea à reculer jusqu'à Kokrim.

A ce moment, Konoja, maître de la forteresse, arriva avec ses 500 cavaliers armés pour sauver le roi en danger. Il lança une contre-attaque et l'invasion fut ainsi échouée.

Mais il y a quelques jours encore, ces ennemis violèrent la

frontière du Coguryo pour commettre l'atrocité d'exhumer le tombeau du roi Sochon.

Heureusement, le tombeau ne fut pas gravement endommagé, car des fossoyeurs tombèrent morts spontanément en plein travail, et une musique étrange qui résonnait au fond de la fosse les mit en sauve-qui-peut comme la magie d'un démon.

Ainsi, les troubles dans la région frontalière provoquées par d'incessantes invasions étrangères étaient un souci perpétuel du Coguryo.

–Dites-moi sans tarder le moyen de contrecarrer l'agression des étrangers! pressa le roi.

Un courtisan proposa le stationnement d'un contingent plus nombreux à la frontière, mais un autre réfuta cet avis en alléguant que la concentration des effectifs aux confins du pays affaibliraient la défense de l'intérieur, y compris la capitale, mettant le pays en danger plus grave et que cela s'avérait déraisonnable par rapport à la situation du pays notamment la famine générale due à de mauvaises récoltes successives et la pénurie financière.

–Alors, il n'y a en effet aucun moyen pour refouler les envahisseurs? se plaignit le roi en jetant un regard circulaire vers ses vassaux.

A ce moment, Changjori fit un pas en avant.

–J'ai une idée.

–Laquelle?

–Etant donné la situation où se trouve le pays, l'unique solution est, à mon avis, de nommer un fonctionnaire capable d'assumer la défense de la frontière.

–Un fonctionnaire?

Ahurie, l'assistance jeta un regard sur Changjori.

L'air incrédule, le roi lui dit encore:

–Je ne vois pas possible que la nomination d'un homme évite la crise du pays.

Changjori répondit catégoriquement.

–Il est naturel que la toiture nécessite une poutre maîtresse convenable avant les chevrons, raisonna Changjori, on a beau augmenter le chiffre des militaires enrôlés s'il manque de commandant à même de les conduire. Alors, il faut choisir en priorité un homme doué d'une intelligence et d'un courage propres à la défense frontalière.

–C'est bien exact, approuva le roi.

Autres sujets hochèrent la tête d'un signe de consentement.

–Qui est indiqué pour cette mission?

–A mon avis, c'est Konoja, maître de la forteresse Sin.

–Konoja? C'est celui qui m'a aidé à sortir à Kokrim d'un état fâcheux lors de l'invasion étrangère d'il y a quelques

années? se rappela le roi tout de go son nom.

–C'est bien lui. Si vous lui confiez la défense de la frontière, il donnera la mesure de son intelligence et de son courage pour mériter votre confiance.

Avec l'approbation unanime de plusieurs sujets, le souverain investit Konoja de la mission de repousser l'invasion étrangère.

Konoja devint le gouverneur de la forteresse. Son air majestueux et sa réputation l'aidèrent. Il sut s'occuper avec sagesse de ses affaires visant à renforcer la défense frontalière. Tant et si bien que la population de la forteresse le soutint fidèlement, l'ennemi, en proie à la peur, n'osait pas reprendre l'attaque contre le Coguryo.

La nomination d'un fonctionnaire compétent soulagea le pays du souci constant. Depuis lors, la compétence du premier ministre Changjori fut largement connue parmi des sujets et des gens du commun. Cela augmentait sa célébrité.

En feignant la faiblesse

Pubunno était un général renommé du Coguryo. C'était une année qui a suivi l'accession au trône du roi Yuryu. Un jour

d'été, le roi fit rassembler Pubunno et autres généraux et parla d'un ton inquiet.

–L'ennemi étranger, au lieu d'avoir des relations d'amitié avec nous, compte sur sa situation géographique abrupte, nous attaque à la faveur d'une situation propice pour le pillage et s'enferme dans son lieu imprenable. Quel est le moyen de mettre un terme à cet ennui du pays?

Des généraux se regardaient sans rien répondre pour un bon moment.

A ce moment, Pubunno avança d'un pas pour dire:

–A mon avis, il ferait mieux de recourir à un stratagème de feindre la faiblesse.

Pu-uiyom objecta son opinion. Il était vétéran blanchi sous le harnois, avait réussi à soumettre Okjo du Nord au temps du roi Tongmyong.

–Je trouve cela honteux. Si des pays voisins ont naguère consenti à être sous notre dépendance, cela est dû à la puissance du Coguryo. Sa grande dignité ne peut absolument être compromise.

Mais Pubunno s'obstina dans son opinion.

–Maintenant que l'ennemi, fort de son avantage géographique, nous oppose une résistance désespérée. A mes yeux, recourir à la force n'est pas un moyen raisonnable.

Face à la confrontation d'opinions, le roi resta un moment

pensif avant de questionner Pubunno.

–Il me semble que vous avez mûri un bon projet, et dis-le-moi en détail!

Pubunno s'approcha du roi et dit.

–Si nos effectif et armement à la frontière, étaient affaiblis sciemment et que notre agent secret serait infiltré au sein de l'ennemi avec la mission de faire répandre une fausse rumeur sur l'instabilité de nos rangs, celui-ci relâcherait sa défense en faisant fi de notre troupe. Cette fois, nous disposerons en catimini une troupe d'élite en guet-apens près de la forteresse ennemie et envoierons un détachement provoquer une bataille à l'ennemi. Ce détachement affectera de battre en retraite après quelques accrochages. Ainsi, l'ennemi ouvra sûrement le portail de la forteresse pour poursuivre nos soldats en retraite. Alors, nos hommes en embuscade s'élanceront, par ce portail ouvert, à l'assaut de la forteresse qui tombera aisément. Si nous attaquons l'ennemi par devant et par derrière, nous le prendrons comme un rat traqué.

Le roi donna son assentiment au projet du général Pubunno et lui confia le soin de le réaliser.

Dès ce jour-là, le général s'attela à sa tâche. D'abord, il fit évacuer la plupart d'effectif et d'équipement d'une région frontalière contiguë à la zone ennemie et envoya au camp

ennemi un homme intelligent déguisé en marchand de sel.

Quelques jours plus tard, l'ennemi, tenant pour vrai le bruit répandu par le «marchand de sel» et la précarité de la ligne de défense du Coguryo, se relâcha et épia par contre l'occasion d'envahir le pays.

D'autre part, le général Pubunno, à la tête de militaires préparés, s'embusqua en cachette au pied de la forteresse ennemie, à la faveur d'une nuit.

Le lendemain matin, le roi Yuryu, avec une petite troupe, simula une attaque contre l'ennemi et puis un recul devant la contre-attaque ennemie. Tout comme prévu, l'ennemi sortit de la forteresse en laissant ouvert son portail.

Alors que la troupe conduite par le roi l'entraînait loin ailleurs, les militaires commandés par le général Pubunno prit en un clin d'œil une forteresse quasi vide.

Ayant tardivement compris la situation, l'ennemi essaya de récupérer la forteresse, mais en vain. Attaqué de deux côtés, il fut littéralement réduit au sort d'un rat dans la jarre.

Faute de mieux, il finit par se rendre et supplia son annexion au Coguryo.

Lors d'un grand banquet offert au palais royal en l'honneur de la victoire, Pubunno s'approcha de Pu-uiyom pour lui chuchoter un mot.

–Mon vieux, tu ne trouves pas encore bonne mon astuce?

–Non, hocha la tête en signe de dénégation.

–Pourquoi non?

–Moi, jamais je ne me montrai faible à mon adversaire.

–Tu dis?

–Comment faire si tu échouais dans le combat comme l'ennemi?

–Ha, ha… éclatèrent de rire des généraux autour d'eux.

–Vous avez bien dit. Plus amère est une leçon à la défaite que celle à la triomphe.

Chant au moulin de Paekgyol

Paekgyol était un musicien de Silla (Etat féodal de Corée–début du Ier siècle av. J.C–935). Il habitait au pied du mont Ryang de Kyongju.

Sa vie était si pauvre que c'était à peine s'il mangeait un peu. Son nom: Paekgyol provint de son habit qui semblait être cent fois rapiécé.

Même dans une misère noire, il ne se laissa le moins du monde décourager. Son unique plaisir était de créer avec sa cithare des œuvres de musique et en jouer. Il savait exprimer

avec son instrument tous les sentiments humains.

Ses créations musicales servirent aux gens tant de chanter leur joie et de pleurer leur tristesse ainsi que d'exploser leur colère et leur plainte.

C'était la veille du jour de l'An du calendrier lunaire d'une année. Chez ses voisins n'en finissait pas de s'entendre le bruit de moulins à eau qui broyait des grains céréaliers pour la préparation de la fête.

–Les autres broient du riz pour la fête, mais nous seuls, nous restons sans rien faire, lamenta sa femme assise dans une chambre triste. Avec quoi veut-tu que nous célébrions le jour de l'An?

–Ma chérie, si tu envies tellement le bruit de moulin des voisins, apaisa doucement le musicien avec l'esquisse d'un sourire, je te consolerai avec un chant au moulin que j'improviserai pour toi.

Et il joua à sa cithare en produisant des mélodies similaires au bruit de moulin à eau, qui emplissaient la chambre d'un air agréable.

Les voisins broyèrent du riz au rythme de la mélodie tout en fredonnant son chant qu'on baptisa ultérieurement *Chant au moulin*.

Conseil donné à la reine des fleurs raconté par Solchong

C'était un jour d'été d'une année, alors que Sinmun était au trône du roi de Silla. Sinmun qui agitait à loisir un éventail au jardin de la cour appela Solchong.

–Aujourd'hui, avec l'arrêt de la pluie ennuyeuse, un vent frais souffle du sud. Mais le vin et la musique, tout cela me dégoûte et je me sens mélancolique. Si tu as entendu ces jours-ci quelque chose de particulier, raconte-le-moi afin de m'égayer.

Le courtisan réfléchit un moment avant de dire:

–Oui, votre Majesté, j'ai une histoire à vous conter.

–Laquelle?

–Il s'agit de la reine des fleurs.

–La reine des fleurs? Jamais je n'ai entendu dire, et ce serait très intéressant. Je vous écoute.

Le souverain prêta l'oreille en fermant ses yeux. Le raconteur, assis sur ses talons devant son maître, commença son récit:

–Une fois le printemps venu dans un pays des fleurs, la reine s'épanouit excellemment belle parmi toutes sortes de fleurs.

Les fleurs se pressèrent de venir la voir de toutes parts et pour obtenir à l'envi sa faveur.

Parmi elles, une rose en tenue ensorcelante se présenta docilement devant la reine et dit:

«Je suis une rose qui se plait à vivre oisivement sous un vent frais, à me mirer dans la mer claire comme une neige, à me laver de la pluie printanière. Emue par votre sublime vertu, je tiens à vous servir près de vous qui exhalez une odeur exquise. Je vous prie humblement d'exaucer mon vœu ardent.

Ensuite, une anémone, chancelant son corps tordu et s'appuyant sur sa canne, se présenta devant la reine et dit: «Je suis une anémone qui pousse au pied de ce mont-là. Selon les anciens, quoiqu'on soit rassasié par un repas copieux, il lui faut encore des plantes médicinales qui procurent de la vigueur, et celui qui a de l'étoffe de qualité doit garder sur soi même du tissu de chanvre pour le cas échéant. Malgré ma physionomie minable, j'ai osé vous rendre visite pour que je sois ultérieurement à votre disposition.»

Prosternées devant la reine, les deux fleurs attendirent avec impatience qu'elles soient choisies à l'envi pour le service de leur souveraine.

Une courtisane qui regardait cette scène adressa une question à sa majesté: «Votre Majesté, laquelle choisirez-vous?»

«L'anémone a bien dit», tergiversa la reine en regardant l'une après l'autre. «Mais la rose aussi belle est bien rare. Alors, je n'ai que l'embarras du choix.»

«De tout temps, rare est un souverain qui s'éloigne de son sujet rusé et s'attire son vassal droit et honnête. Si je suis venue à ma reine aujourd'hui, c'est que j'ai cru à votre sagesse et à votre obligation morale. Mais j'ai eu tort», se lamenta l'anémone avant de se disposer à partir.

Revenue à la réalité, la reine se leva en hâte pour dissuader l'anémone de s'en aller: «Excuse-moi d'avoir pensé à tort.»

Et elle se décida à faire de la fleur laide sa demoiselle d'honneur.

Solchong termina son conte.

Sinmun, les yeux fermés, ne réagit pas comme s'il somnolait. Un bon moment après, il rouvrit ses yeux pour regarder son raconteur. Son visage semblait rougir de remords.

–Votre récit est vraiment gros de sens. Il mérite d'être bien noté pour servir de maxime aux futurs rois.

Solchong donna ainsi un conseil à son maître, ce qu'il avait compté faire.

Ultérieurement, ce conte fut arrangé en une fable excellente du Moyen-Âge *Le Conseil donné à la reine des fleurs*.

Vieux pin de Solgo

Au Silla, il y avait un artiste nommé Solgo. Dès l'enfance, il raffola de la peinture. Sa famille croupissant dans la misère, il devait parfois sauter le repas, mais il ne passait pas un seul jour sans peindre.

Tant et si bien qu'en grandissant, il atteignit un niveau sans commune mesure dans le pays.

Un jour, on lui demanda de peindre un tableau sur le mur du temple Hwangryong construit vers 560. Il y acquiesça et peignit un vieux pin.

L'arbre, peint avec un procédé mystérieux, avait une tige couverte d'une écorce fendue, témoin de centaines d'années de vie pleine d'épreuves, mais aussi des branches portant des aiguilles vertes brillant sous la rosée. Un vrai pin en pleine sève, ni plus ni moins!

L'arbre dans le tableau était si vraisemblable que corbeaux, aigles, hirondelles et moineaux en vol vinrent se heurter contre la peinture pour s'affaler aussitôt. L'ouvrage fut tenu pour chef-d'œuvre au pays.

Des années s'écoulèrent. Le tableau commença à se déteindre sous l'effet du soleil, de la pluie, de la neige et du vent. Les moines

du temple, désolés, se mirent en quatre pour renouveler au malheur, cherchant les couleurs et repeignant le tableau.

Mais hélas! Les oiseaux cessèrent dès lors d'y affluer.

Il n'était plus question de la remettre en état.

Réfutation d'U Ruk

U Ruk, originaire du Kaya (Etat féodal coréen ayant existé en aval du fleuve Raktong du milieu du Ier siècle au milieu du VIe siècle), inventa l'instrument de musique *kayagum* et composa nombre d'œuvres musicales. Comme ce pays était en crise, prêt à courir à sa perte, il préféra de passer avec son instrument dans le Silla, autre Etat coréen.

Le roi du Silla l'accueillit, lui offrant les moyens d'existence et invita les musiciens de la cour à apprendre auprès de lui à jouer au *kayagum*.

U Ruk les initia à l'instrument et leur fit interpréter devant le roi les morceaux de son choix.

Celui-ci assistait au concert en compagnie de ses hauts fonctionnaires. Il se réjouit fort d'entendre ces mélodies qui le touchaient profondément.

Or, un courtisan assis à côté du roi, se hâta de décrier la

musique disant à celui-ci :

–Les mélodies venant du *kayagum* ont porté malheur au Kaya, aussi les crois-je indignes d'être encouragées.

Ces mots mirent U Ruk hors de lui. Il se leva, se présentant devant le roi.

–De tout temps, la musique a été appelée à traduire à plein la joie ou la tristesse qu'on ne peut exprimer assez par des paroles ou des actes, dit-il. Comment juger dès lors qu'elle soit à l'origine du déclin du pays?

Si cela était vrai, on ne trouverait de la musique que dans les pays en déclin, et non dans les pays en prospérité.

Ce n'est pas de la musique que dépend le sort du pays, mais il s'agit simplement d'employer convenablement ou non la musique, je pense.

Autrement dit, on emploie à bon escient dans les pays en prospérité mais non les pays voués à la ruine.

Ces propos rabattirent le caquet au fourbe rouge de honte tandis que le roi hochait la tête en signe d'approbation.

–Tu as raison, dit le roi. Le Kaya s'est ruiné parce que son roi s'est livré à la luxure et a mal conduit le pays. Peut-on dès lors l'attribuer à la musique?

Il apprécia d'autant plus l'instrument *kayagum* et favorisa son emploi.

Le poète du fleuve Taedong

Jong Ji Sang (?-1135), né à Pyongyang, se distingua dès l'enfance par le talent poétique. A trois ans, porté sur le dos de sa mère en train d'aller laver du linge sur la rive du Taedong, il aperçut une mouette en vol. Il composa un poème sur-le-champ:

La blanche mouette vole librement
Pointant sa tête vers le ciel, elle chante
Puis, flottant toute blanche sur l'eau
De ses jambes rouges, elle la foule.

A mesure que le temps passait, son talent fit parler de lui. Alors, Kim Pu Sik (1075-1151), qui se prétendait grand écrivain, fut saisi de jalousie.

Son dépit grandit surtout après que les deux s'étaient essayés à écrire des poèmes après avoir visité ensemble un temple.

Jong avait écrit:

Comme j'ai fini de réciter des textes bouddhiques

Je trouve le ciel clair comme le verre.

Kim ne put qu'admirer ce poème qu'il pria Jong de lui donner. Celui-ci refusa.

Kim conçut alors le noir dessein d'en finir avec lui, parce qu'il le trouvait trop doué. Il l'accusa d'avoir conspiré avec Myo Chong (?-1135) lorsque celui-ci avait fomenté un complot (lutte d'influence entre les dirigeants féodaux, coup d'Etat tenté en 1135 par les nobles de Pyongyang contre ceux de Kaesong). Jong dut subir la peine capitale.

Dès lors, Kim se considérant comme sans rival, se gonfla d'orgueil.

Un jour, il écrivit:

Mille branches de saule verdoient
Dix mille fleurs de pêcher s'empourprent.

Vers qu'il ne laissa de crier sur les toits.

Or, la nuit même, il revit en rêve Jong, celui-ci lui appliqua un soufflet, criant:

–As-tu bien compté les branches de saule? Ton écrit mérite-t-il qu'on l'appelle vers?

Jong prit le pinceau et fit cette retouche:

Les saules verdoient branche par branche
Les pêchers se partagent de fleurs rouges.

La lecture des nouveaux vers, Kim, pourpre de honte, resta aphone.

On sait par ouï-dire que le remords d'avoir causé la mort d'un poète éminent écourta la vie de Kim qui finit subitement au petit coin.

«Ne t'inquiète de ta pauvreté»

Ham Yu Il était fonctionnaire au Coryo (Etat féodal coréen ayant existé de 918 à 1392).

Il prit part à plusieurs reprises au combat contre l'agresseur étranger se couvrant de gloire.

Par la suite, il fut promu officier, puis atteignit une dignité avec la charge de protéger le palais royal.

Par la suite, il fut promu officier, puis atteignit une dignité avec la charge de protéger le palais royal.

Un jour, le roi sortit voir l'exercice martial des militaires.

Il leur proposa un concours de tir à l'arc qui serait

sanctionné par des prix importants.

Ham Yu Il se classa premier et reçut à titre de prix, quantité d'or et plusieurs rouleaux de soie.

La nouvelle se répandit, venant aux oreilles de son fils et de sa fille sortis en ville. Ils se précipitèrent chez eux.

–Maman, quelle aubaine! s'écrièrent-ils.

–Quelle aubaine?

–Papa a remporté le concourt de tir à l'arc et le roi lui a offert quantité d'or et de rouleaux de soie.

–C'est vrai?

–Ma foi, la nouvelle fait bouillir tout le quartier.

–Vous vous êtes trompés, certainement.

–Non, on l'a dit en rappelant le nom de notre père. Puis, on nous a enviés.

–Vraiment?

–Oui, on nous a dit aussi: votre père est un homme honnête, travailleur et rompu aux affaires militaires.

Certainement, le ciel l'a reconnu et lui a fait cet honneur.

–Et une vieille nous a enviés en disant que nous n'aurons plus rien à envier que l'or et la soie reçus par notre père, nous permettraient de nager dans l'abondance de père en fils.

Le garçon et la fille relatèrent ainsi à tour de rôle le bruit si bien que leur mère finit par y ajouter foi.

–Avons-nous enfin une chance?! fit-elle, s'essuyant les larmes d'émotion.

–Pleures-tu encore maman? dit sa fille, se jetant dans les bras de sa mère.

–Comme je pleure de joie.

–Comme tu es pleureuse, maman, dit la fille. L'autre jour, tu pleurais d'inquiétude, parce qu'il manquait de quoi doter mon frère en âge d'être marié et aujourd'hui, tu pleures parce que de l'or et de la soie sont tombés dans nos mains.

–Tu as raison, je suis pleureuse.

–Cesse de pleurer, maman, je t'en prie. Nous avons maintenant ce qu'il faut pour marier mon frère.

–C'est vrai, nous pouvons marier ton frère et toi-même.

–Moi aussi, tu dis!

Le garçon rit à son tour, mais d'un ton sérieux d'une grande personne dit:

–Le roi a-t-il décerné le prix à notre père pour nous marier? La première chose à faire, c'est habiller correctement papa et maman. Cela me fait honte de voir papa mal fagoté alors qu'il sert comme fonctionnaire du palais royal.

–C'est vrai. Tu as raison.

–Puis, nous nous ferons bâtir une maison plus grande, achèterons plusieurs chevaux et de la terre.

–Oui, c'est vrai.

–A vrai dire, il faut penser ramasser de la fortune pendant que papa occupe une dignité. S'il tombe malade ou quitte sa fonction, nous nous retrouverons voués à la misère.

–Oh, depuis quand es-tu si rompu aux choses du monde?

–Puis-je les ignorer? Tout le monde pense ainsi.

–Bien, on en parlera quand papa sera de retour.

–Non, pas la peine d'en discuter. Tu n'as qu'à l'en persuader, maman.

–D'accord. A propos, la nuit tombe déjà, et papa doit rentrer aussitôt.

–Maman, je te prie de préparer un repas copieux, d'abattre une poule par exemple, je nettoierai la cour.

–Oui, on fera plaisir à papa.

Ainsi le garçon se mit à nettoyer la cour, la fille à ranger la chambre et la mère à s'affairer dans la cuisine.

Le crépuscule se leva à l'ouest et Ham Yu Il franchit le seuil de la porte.

–Voilà papa qui est rentré! cria le fils en train de nettoyer la cour.

A l'instant, toute la famille accourut.

Le fils et la fille gagnèrent la porte et s'inclinèrent devant leur père.

–Toutes nos félicitations, papa chéri.

–Vous avez sans doute appris la nouvelle, dit Ham qui souleva les deux, les prenant chacun d'un bras.

–C'est vraiment une chance pour notre famille, dit sa femme.

–Moi, je ne m'y attendais pas, répondit son mari.

Quand toute la famille se réunit dans la chambre, le fils demanda à son père.

–Le prix était sans commune mesure, dit-on.

–Oui, quantité d'or et plus d'un rouleau de soie. C'est la première fois que j'ai reçu un tel prix. Tout le monde m'a envié, en s'en émerveillant.

–Et quand les apporteras-tu? demanda le fils.

–Il ne faut les apporter à la maison.

–Comment? demandèrent en chœur les siens.

–C'est à vous que le prix a été décerné, non? demanda sa fille.

–Oui, le roi me l'a décerné.

–Pourquoi alors hésites-tu à les apporter?

–Il ne sied pas que je les garde pour moi. J'ai pris mon parti de vendre d'un côté l'or pour renouveler l'équipement culinaire médiocre des soldats et, de l'autre, la soie, pour améliorer un tant soit peu leur habillement et renouveler leur camouflage.

Les siens, consternés, restèrent muets.

A ce changement d'attitude subit de leur part, Ham leur demanda.

–En quoi? Vous trouvez inconvenant ce que j'ai fait?

Sa femme répondit d'une voix éplorée:

–Vous allez trop loin. Nos enfants se mettent martel en tête pour se procurer de votre vivant de quoi assurer l'avenir de notre famille et vous êtes si indifférent à notre sort.

–Ha! ha!, voilà de quoi il s'agissait!, dit Ham qui promena ses regards sur les siens et reprit.

–Ma chérie, comme tu sais, je suis né dans une famille nécessiteuse, mais j'ai réussi à vivre jusqu'ici sans bénéficier d'aucune aide. A quoi bon se faire de la bile à cause de la pauvreté quand on peut s'estimer satisfait de pouvoir aimer le pays et la nation en menant une existence laborieuse et honnête? Tout mon souci est de transmettre cet amour à nos enfants plutôt que de la fortune.

Nul ne put répliquer. Silence devrait durer toute la nuit si amis, voisins et militaires n'étaient pas venus emplir la cour pour féliciter Ham.

Couple probe

Pendant le règne du roi Uijong du Coryo, un nommé Yu Ung Gyu était gouverneur de Namgyong.

En ce temps-là, les *ryangban* (nobles) se livraient à des discussions oiseuses sous prétexte de se cultiver et se complaisaient dans une existence déréglée. Tout et si bien que la vie politique ne cessait de se corrompre. Ceux qui étaient nommés à la tête des autorités provinciales respectives se hâtaient de s'employer à s'enrichir aux dépens de la population.

Heureusement, Yu Ung Gyu faisait exception.

Quand il fut venu à la ville désignée, ses subalternes avaient fait du remue-ménage afin de lui plaire.

L'un d'eux lui tendit une somme d'argent.

–De l'argent? Combien?

–C'est peu, mais…

–C'est-à-dire que tu as dépouillé jusqu'ici les habitants pour faire des offrandes? Désormais, si cela continue, le coupable n'échappera pas au châtiment mérité.

Le fonctionnaire s'en retourna à la hâte avec son argent. Depuis lors, nul n'osa plus faire d'offrande.

Or, quelques jours plus tard, on vit se produire le fait suivant:

La femme du nouveau préfet ayant souffert de la mammite avait perdu l'appétit. Il lui fallait au moins de la viande ou du poisson. Mais, le ménage était trop démuni pour en acquérir.

Fait qu'un fonctionnaire avisé ne manqua pas de remarquer. Il prit soin de se procurer un faisan. Puis, il alla le remettre au valet du préfet qu'il pria de l'offrir à la femme de celui-ci à condition de ne pas révéler son nom au préfet.

L'homme porta le faisan à la femme du seigneur, en lui disant qu'il l'avait reçu d'un sien.

Il s'apprêtait à sortir. Elle l'interpella, lui demandant de rendre l'oiseau au propriétaire. Force lui fut de lui révéler la vérité.

La femme sourit et confia:

–Je comprends ton sentiment bienveillant et je sais bien gré à celui qui a eu la bienveillance de s'inquiéter pour ma santé. Mais il est hors de question d'accepter d'enfreindre la règle d'honnête qu'a observée de tout temps mon mari. Je te demande donc de rendre le faisan.

Le valet s'expliqua:

–C'est trop peu pour y voir une offrande. On peut se partager des bonnes choses entre voisins, ce n'est pas un vice.

–Tu as raison. Si mon mari n'était pas préfet, nous pourrions accepter ce qu'un voisin veut nous offrir pour nous aider.

Le valet, faute de mieux, alla rendre le faisan audit fonctionnaire.

Celui-ci, émerveillé, se dit:

–Si le pays comptait dix dignitaires aussi honnêtes, toutes les affaires iraient comme sur des roulettes.

Plus d'un homme a pâti de leur cupidité surtout de celle de leur conjointe. Yu Ung Gyu était intègre certes, mais il est raisonnable de dire qu'il n'aurait pu en garder, si sa femme ne l'était pas.

Poète qui a pleuré à Pyongyang

Kim Hwang Won (1045-1117) est un poète renommé de l'époque du Coryo. Il parcourut les sites pittoresques du pays et parvenant ainsi à écrire nombre de poèmes sur les paysages de la nature.

Un été, il vint à Pyongyang de la région provinciale où il résidait. Il monta sur la colline Moran au pavillon Pubyok. Devant ses yeux se déployait la vue des eaux claires et bleues du fleuve Taedong qui contournait le rocher Chongryu et la forteresse ainsi que la plaine de Tongdaewon qui s'étendait à perte de vue dans le brouillard. Un long moment, il resta debout,

comme pétrifié, tellement il était fasciné par le paysage.

–Ah, peut-on imaginer une beauté pareille?! s'exclama-t-il.

Sur ces entrefaites, à la nouvelle de sa venue à Pyongyang, fonctionnaires et lettrés affluèrent sur ces traces au pavillon Pubyok. Quand ils le vinrent, ils ne purent s'empêcher de le supplier chacun d'écrire pour eux un poème à l'éloge du paysage de Pyongyang.

Le poète, quant à lui, parcourut du regard les caractères gravés sur les piliers et le plafond du pavillon. Il fit grise mine, parce qu'il les trouvait mauvais, loin d'être à la hauteur du paysage de Pyongyang.

Il accepta la demande des fonctionnaires et des lettrés d'écrire des vers pour eux à condition qu'ils enlèvent ces caractères qui souillaient le pavillon.

L'instant d'après, il appuya un bras contre un pilier et réfléchit aux vers à écrire. Puis, il chercha son pinceau et sous le regard de cette foule compacte qu'il entourait, il traça d'un trait:

Les eaux du fleuve dansent
D'un côté de la longue forteresse
Des coteaux l'un après l'autre
Se dressent en bordure de la plaine.

Il s’arrêta là. Pendant un long moment, il porta les yeux en contrebas du pavillon, puis s’apprêta à reprendre sans pourtant y parvenir. Sa main se crispait, son pinceau pesait lourd. A la vue des eaux du Taedong, il se sentait au pavillon du «palais du dragon» se dressant au-dessus de la mer, à la vue de la plaine de Tongdaewon voilé par le brouillard, il avait l’impression d’être au «palais céleste» survolant les nuages. Et le paysage changeait tout le temps renouvelant sans cesse l’émotion produite.

Comment dépeindre sa beauté par quelques lignes? Son pinceau ne cessait de branler à vide et le front du poète ruisselait de gouttes de sueur interminables. Le public commença à se disperser.

Le poète, resté seul au pavillon à peine éclairé par le crépuscule, rompit son pinceau et fondit en sanglots, se frappant la poitrine de ses poings.

–Hélas! Je suis trop maladroit pour dépeindre le paysage de Pyongyang!

Il se lamenta jusqu’au tard dans la nuit avant de s’en aller.

Les gens de Pyongyang n’eurent qu’à coller sur un pilier du pavillon Pubyok son poème inachevé qui serait déplacé de nos jours sur un pilier du pavillon Ryongwang.

Leur intention était de célébrer la beauté de leur ville plutôt que de faire l’éloge de la qualité du poème.

Flèche pendue à la lèvre

Choe Yong (1316-1388), illustré général du Coryo, approchait de l’âge de 70 ans.

La côte sud du pays était submergée par l’invasion des Japonais qui mettaient à feu et à sang les villages et se livraient au pillage. Pour faire face au désastre, les autorités expédièrent dans la région concernée le général Pak In Gyu mais la bataille fut perdue et ce commandant périt.

Cela ne fit qu’attiser la furie de l’envahisseur. La population était au comble du malheur.

A la nouvelle de cette calamité, Choe Yong demanda à monter en ligne.

Le roi refusa à cause de son grand âge.

Mais le général insista jusqu’à ce que le roi donnât son consentement.

Sitôt arrivé sur la côte, il remit en ordre les forces armées pour le combat contre l’ennemi qui opposait une résistance opiniâtre.

Choe donna l’ordre d’attaquer, en battant du tambour.

Et pourtant, les soldats hésitaient à s’avancer. L’ennemi retranché derrière les arbres et les roches lançait une volée de flèche.

Choe, bleu à la colère, se serra les lèvres.

La situation n'était pas des plus favorables. Il eût pu éviter alors l'affrontement en attendant un meilleur moment. Mais il ne rétracta pas son ordre.

Car, s'il le faisait, l'ennemi s'en trouverait encouragé et, pire encore, les soldats coréens s'habitueraient à hésiter devant l'aggravation de la situation.

Finalement, Choe cria aux soldats:

–Après moi, soldats!

En fonçant à cheval sur les Japonais, il tira à l'arc de suite. C'est alors qu'une des flèches lancées par l'ennemi lui perça la lèvre qui se mit à saigner.

Cependant, mine de rien, il ne cessa de tirer à l'arc, atteignant la cible à tous les coups.

Les intrus, en proie de panique, se mirent à fuir.

Ce spectacle remonta le moral des soldats qui se jetèrent sur l'ennemi, en poussant des cris. Celui-ci n'osa plus résister et déguerpit, en jetant leurs arcs.

Ce n'est qu'à ce moment-là que Choe ôta la flèche qui pendait à sa lèvre.

Il s'adressa alors aux soldats:

–Comment voulez-vous combattre quand vous vous laissez saisir de peur avant l'ennemi?

Ils se rendirent compte d'un des secrets de ce vieux guerrier vainqueur: il importe de ne pas se laisser intimider mais prendre l'initiative de l'action.

Erigé en «Saint» après dix ans

Cela se passa un jour de septembre 1582.

Ri I (1536-1584), entré en *Uchansong* (premier ministre), adressa au roi une missive où l'on lisait:

–A l'heure actuelle, la situation de la région nord comme celle du Japon inspirent de l'inquiétude. Tout porte à craindre la chute du pays d'ici dix ans. Je suis d'avis qu'il faut mettre sur pied une armée forte de 100 000 hommes.

–Une armée forte de 100 000 hommes? fit le roi, l'air dubitatif.

Interrogation qui révélait son indifférence au renforcement du potentiel de défense du pays, sujet qu'il trouvait insolite. Il venait, en effet, de délibérer avec son entourage sur la «vertu» et l'«étiquette» préconisées par les saints d'autrefois. Et pourtant, Ri I croyant que le roi voulait être fixé sur sa proposition, poursuivit:

–Pour former une armée de 100 000 hommes, il faudra

prévoir d'en stationner 20 000 dans la capitale et 10 000 dans chaque province. Les grandes personnes choisies à cet effet auront besoin d'un minimum de six mois d'entraînement.

Si ces gens sont entraînés à tour de rôle et répartis pour protéger la forteresse de la capitale, les autres forteresses et les provinces, tout danger qui se présentera d'urgence à l'improviste sera facile à supprimer par leur intervention.

En l'absence de pareilles mesures, on sera obligé de pousser les gens du commun non entraînés à combattre. Il sera alors trop tard pour prévenir le malheur.

Le roi, peu intéressé par ladite question, se tourna vers les hauts dignitaires qui l'entouraient et leur demanda pourtant:

–Quel est votre avis en ce qui concerne la proposition du premier ministre?

Le silence s'instaura pour un moment car la question débordait le cadre des préoccupations des fonctionnaires comme du roi.

–Vous partagez alors l'avis de l'auteur de la proposition? demanda le roi.

Comme il voulait entendre une réponse, Ryu Song Ryong (1542-1607), un autre fonctionnaire se leva:

–L'idée de créer une forte armée est juste en soi. Mais chaque chose a son temps. Le projet ne convient pas au temps

que nous vivons un temps de paix et de sécurité. Si l'on tâchait à l'improviste à former une armée de 100 000 hommes, le peuple entier s'en trouvera importuné et il n'en résultera que des malheurs.

Le roi promena ses regards sur l'assistance et aperçut l'air approbateur des dignitaires.

–L'idée de former une grande armée manque d'opportunité. Aussi est-elle inacceptable, conclut-il.

Ri I, quant à lui, s'adressa à Ryu Song Ryong:

–Comment pouvez-vous tenir pareil propos? dit-il. Les paysans travaillent la terre en pensant à l'an suivant. Or, vous êtes appelé à s'occuper des affaires nationales et vous n'anticipez pas sur ce qui peut se produire dans dix ans. Honte à vous!

Ryu Song Ryong rougit et resta muet.

Dix ans plus tard, la guerre de l'an *Imjin*, provoquée par les Japonais, éclata. Ryu Song Ryong se frappa le front et se lamenta:

–Ah! fit-il, Ri Ryul Gok (autre nom de Ri I) est le saint qui a prévu ce qui est arrivé aujourd'hui.

Il se repentit d'avoir repoussé la proposition de RI I, repentir d'autant plus douloureux que celui-ci n'était déjà plus de ce bas monde.

Comment les secrets avaient-ils percé?

Un jour de 1437, le roi Sejong, hors de lui, cria:

–Comment expliquer cette traverse? Le contenu d'un rapport pourtant scellé en provenance des confins nord circule de bouche à oreille dans Séoul avant de parvenir au palais royal et des directives secrètes émises par le palais royal se répandent à la frontière nord avant d'atteindre le préfet de la province du Hamgyong. Peut-on dire dès lors que l'ordre règne au pays?

En ce temps-là, Kim Jong So (1390-1453) avait été chargé d'arrêter différentes mesures visant à repousser l'attaque des étrangers et à protéger la région septentrionale.

Malheureusement, il arrivait que les renseignements sur le dispositif de l'ennemi des confins nord qu'il envoyait, étaient divulgués avant de parvenir au roi et toute la ville de Séoul parlait de ces informations au point que nombre de soldats seraient recrutés, que la guerre éclaterait sous peu, etc; d'autre part, l'ordre secret donné par le roi à Kim Jong So en ce qui concernait le devoir de contenir l'ennemi n'avait pas tardé à venir à la connaissance des militaires ainsi que des civils de la région, voir de l'ennemi qui, par mesure de prévention, prenait la clé des champs ou se disposait à contre ce projet.

Le roi reprit:

–Pour prévenir l'échec des affaires nationales autant que pour instaurer l'ordre au pays, il faut absolument déceler la cause de la divulgation des secrets pour en châtier sévèrement le responsable. Qui se chargera de la tâche?

Se proposer de chercher une aiguille dans une botte de foin? Les fonctionnaires ne faisaient que se regarder les uns les autres. Finalement, leurs regards convergèrent sur Hwang Hui, premier ministre. Hwang Hui, bon gré mal gré, alla se planter devant le roi.

–Je m'acquitterai de la tâche si vous m'accordez dix jours de délai, promit-il.

Sur ce, il rentra chez lui, sans même consulter les autres fonctionnaires.

Le lendemain matin, au saut du lit, il alla droit, comme d'habitude, au cabinet d'aisance.

Quand il en fut sorti, il s'absorba dans ses pensées, l'air soucieux, ne prenant qu'à moitié le petit déjeuner.

Sa femme, inquiète, lui demanda s'il avait quelque mal ou un quelque souci. Alors, Hwang Hui lui répondit:

–Je faisais mon besoin au petit coin quand un oiseau bleu est sorti du cul et s'est envolé.

–Comment? Un oiseau bleu sorti du cul?

–Exactement, c’est si bizarre! Si cela sera ébruité, je serai perdu. Bouche cousue donc!

–Ne t’en fais pas, je tiendrai la langue.

Le jour même au soir, l’épouse de Hwang Hui rangeait du linge avec la femme de chambre.

Tout à coup, au souvenir persistant de l’aventure de son mari, elle rit en silence. La bonne, se croyant visée, lui demanda la cause de son rire.

–Ah, quelle drôle d’histoire! Ce matin, mon mari faisait son besoin lorsque quelque deux oiseaux bleus lui sont sortis du cul.

–Mon dieu, des oiseaux bleus?!

–Mais attention, tiens ta langue!

–Non, je n’en dirai pas un seul mot. Ne vous en faites pas!

La nuit vint.

La femme de chambre se mit au lit avec son mari pour se reposer. Avant de s’endormir, l’histoire des oiseaux bleus lui revint à l’esprit, lui arrachant de petits rires saccadés.

Son mari s’imagina qu’elle pensait au plaisir qu’elle eût partagé avec un amant. Il la somma d’avouer. Faute de mieux, elle lui raconta l’histoire des oiseaux bleus.

–Oh, quelque quatre oiseaux bleus se sont sortis des fesses de Hwang Hui, s’écria-t-il.

–Mais, prenez garde de ne pas souffler mot!

–Non, soit sans inquiétude, je serai muet.

Le lendemain dans la matinée, celui-ci s’arrêta avec ses copains au troquet. Ils avaient commencé à s’enivrer et l’histoire des oiseaux bleus lui revint à la mémoire. Il finit par éclater de rire.

Ses potes surpris, lui suspectant la folie, lui demandèrent pourquoi il riait.

Pour ne pas les décevoir, il leur raconta l’histoire.

–Est-ce vrai? Une dizaine d’oiseaux bleus sortis au cul de Hwang Hui? s’écrièrent ses copains.

–Oh, mais faites attention, gardez le silence. Sinon, ma femme devrait le pays cher.

–Ne t’en fais pas, mon pote. Tu sais, nous sommes pauvres et la confiance mutuelle est notre vertu.

Quelques jours après, le roi se tint au courant de ce que faisait Hwang Hui pour s’acquitter de l’ordre reçu.

Or, le jour arriva où le roi apprit que l’histoire des oiseaux bleus était sur le tapis au marché de Séoul.

–Quoi? Des milliers d’oiseaux bleus se sont envolés en sortant du cul de Hwang Hui? s’écria-t-il, surpris. Quelle mésaventure! Et Hwang Hui ne me souffle aucun mot. Quel impertinent!

Il ordonna sur-le-champ de l'amener.

Quand il arriva, le roi, fou de colère, explosa:

–Vous faites fi de mon ordre de découvrir la cause de la divulgation des secrets d'Etat et, par-dessus le marché, vous me cachez que des milliers d'oiseaux bleus se sont échappés de votre derrière.

Hwang Hui s'approcha d'un pas du roi.

–Je suis confus, cher Majesté, mais je crois qu'on a déjà porté à vous la cause de la révélation des secrets.

–Que dites-vous? Etes-vous venu au palais royal entre-temps?

–Les oiseaux bleus, voilà qui est à l'origine de la divulgation.

–Quoi? Les oiseaux bleus?

Hwang Hui raconta par le menu au roi l'histoire des oiseaux bleus dont il était l'auteur.

–Ha, ha, un seul oiseau bleu a engendré des milliers en quelques jours pour emplir toute la ville!

–C'est cela, Majesté. Si aujourd'hui, les secrets d'Etat sont révélés et que la discipline manque, c'est que les autorités centrales et les autorités locales accouchent tous les jours comme je l'ai fait d'oiseaux bleus.

Le roi fit transmettre sans tarder l'histoire des oiseaux bleus à tous les fonctionnaires du pays. Depuis, les secrets d'Etat purent être gardés.

Kim Si Sup, enfant-prodige

Un enfant de huit mois sachant lire! C'est Ki Si Sup (1435-1493), nom donné par son grand-père Choe Chi Un.

A trois ans, il commença à percevoir les raisons du monde, ce dont il témoignait dans des vers. En voici un exemple:

Le troisième mois (du calendrier lunaire) s'en va
Avec ses fleurs rouges de pêcher et ses feuilles vertes d'osier
Et voilà des perles enfilées sur des aiguilles vertes
Gouttes de rosée sur des aiguilles de pin.

Le nom de l'enfant se répandit et, depuis lors, sa cour ne désemplissait pas un seul jour de visiteurs.

Parmi eux, il y avait un haut dignitaire appelé Ho Ju. A la vue du gosse de cinq ans qui était tout à son jeu, il le prit dans ses bras et l'assit sur ses genoux, lui disant:

–Comme tu vois, je suis vieux. Je te prie d'écrire des vers sur un vieux.

L'enfant le scruta un instant, puis il prit un pinceau et traça d'une traite ces vers:

Un vieil arbre a fleuri
Peut-on tenir dès lors son cœur pour vieux?

Ayant lu ces vers, Ho Ju, émerveillé, scruta l'enfant de ses grands yeux, puis le leva tout d'un coup. Le faisant tournoyer, il s'exclama:

–Voilà une merveille qu'on voit pour la première fois depuis que le monde existe! Un enfant-prodige, s'il en fût!

Son talent le vouait à une haute fonction. Pourtant, quand il eut l'âge requis, il renonça au concours pour hauts fonctionnaires civils, se fit tendre pour vivre en bonze dans la montagne.

Sejo (7e roi de la dynastie du Joson entre 1455 et 1468), qui s'était intronisé après avoir détrôné le roi Tanjong (6e roi de la même dynastie entre 1453 et 1455), envoya plusieurs fois son émissaire persuader Kim Si Sup d'occuper une dignité pour prendre part à la politique. Tentative qui échoua en raison de refus opiniâtre de celui-ci.

Dans une des lettres qu'il adressa à un ami, on lisait:

–Moi et le monde extérieur, nous sommes deux choses contrastantes: un bâton équarri ne peut passer par un trou rond. Aussi suis-je voué à passer mon temps à parcourir monts et vaux.

Ses amis et les autres qui l'avaient lue constatèrent avec regret:

–Il passait pour briller par ses vers mais il brille plus encore en pénétrant le monde injuste.

Un gosse de cinq ans qui arrêta le cortège d'un haut dignitaire

Un jour de printemps sous le règne de Myongjong (13e roi de la dynastie du Joson entre 1546 et 1567), sur un coteau au bord d'une grande route de la commune de Sogamjong, arrondissement de Kimpho dans la province du Kyonggi, une ribambelle d'enfants lisaient le *Poème aux mille caractères* sous un arbre.

A un moment donné, le cortège pompeux d'un haut dignitaire s'approcha sur la route. Les enfants se levèrent d'un bond et se précipitèrent vers la route pour contempler le cortège.

Or, contrairement à eux, un gosse de cinq ans demeurait en place et continuait sa lecture.

A sa vue, le haut fonctionnaire, saisi de curiosité, descendit de son palanquin et monta vers l'enfant.

–Mon petit, les autres enfants sont allés s'amuser à

regarder le cortège. Mais, toi, pourquoi restes-tu là seul?

Le garçon leva les yeux et répondit sans gêne:

–Papa m'a demandé de m'appliquer à lire sans me laisser distraire.

Touché par cette réponse, le dignitaire l'interrogea sur son père et sa maison. Puis, il alla chercher son père.

–Vous avez un fils hors du commun, dit-il à celui-ci, je suis sûr qu'il sera un bon lettré.

L'enfant, appelé Jo Hon, était né le 28 juin 1544 dans la commune de Sogamjong, son père était Ung Ji et sa mère, Choe. Depuis l'enfance déjà, il avait une conduite digne et se distinguait par la piété filiale. Il préférait donner un coup de main à ses parents plutôt que de s'amuser avec ses copains du village.

Il perdit sa mère à dix ans. Lors des funérailles, il s'affligea de la disparition de sa mère, montrant ainsi un attachement profond à la défunte, à l'admiration générale. Depuis lors, il bénéficia de l'instruction de Kim Hwang. La nuit, il lisait à la lueur d'un feu de brindille allumé dans la chambre et, le jour, en travaillant dans les champs, il profitait des moindres moments de loisir pour lire un livre posé sur un porte-livre improvisé installé à la lisière des champs.

Quand il eut atteint l'âge requis, il fut admis au concours

d'Etat et fut nommé à une haute fonction. Comme l'attitude arrogante du Japon l'indignait, il adressa au roi une lettre demandant la rupture avec ce pays et l'accroissement du potentiel national. Cela lui coûta d'être exilé. Il n'empêche qu'il fut, lors de la guerre patriotique de l'an *Imjin*, le premier à lever une armée de volontaires contre l'agresseur japonais. Il tomba au champ d'honneur en combattant héroïquement.

Femme qui dessilla les yeux à son mari

Un jour d'été 1588, Kwak Jae U (1552-1617), bien que le soleil fût au zénith, restait couché dans la chambre. Il avait le cafard, car sa femme était l'objet des blâmes des voisins qui la montraient du doigt. Rien ne lui faisait autant de honte.

Sa femme Jo ayant succombé à la maladie, il avait épousé une seconde femme Ri, l'hiver précédent, alors qu'il avait 40 ans.

Trois jours étaient passés après le mariage qu'elle commença à faire la sieste, ce tous les jours. Pas un petit somme, mais un sommeil qui commence dès la fin du petit déjeuner et finit à l'approche du déjeuner. Puis, le déjeuner fini, elle se recouchait, allant jusqu'à ronfler. Pire encore, il arrivait parfois qu'elle dormit d'une traite du matin au soir.

Nature vaillante et chevaleresque, Kwak avait de nombreux amis. Il aimait passer son temps en leur compagnie, s'essayant à composer des vers et buvant avec eux. Quand il eut vent des blâmes de sa parenté et de ses voisins concernant sa femme grosse dormeuse, il se refusa à y croire. Seulement il ouvrit une fois la porte de la chambre de celle-ci pour s'en assurer. Il prit toutefois son temps pour voir où elle voulait en venir. Des jours et des mois passèrent mais sans que rien n'y changeât. Au centième jour, il fut à bout de patience. De deux choses. *Je la corrigerai d'une mauvaise habitude, sinon je la renverrai purement et simplement au toit paternel*, se dit-il.

Les siens étaient allés au travail et le silence régnait dans la maison. Kwak entra enfin dans la chambre de sa femme. Il la vit dormant, le visage caché à moitié sous ses manches. Retenant son souffle, il lui remua l'épaule. Elle ouvrit à peine les yeux, le regarda un long moment jusqu'à ce qu'elle le reconnût, puis se leva hâtivement et se rassit à l'écart.

–As-tu la tête à sa place pour te conduire ainsi? vociféra-t-il, hors de lui, loin de s'y prendre en douce comme il s'était promis.

–Où veux-tu en venir avec ton sacré sommeil, sans parler de la honte dont tu me couvres?

La femme, mine de rien, s'arrangea les cheveux et les vêtements.

Son flegme ne fit qu'ajouter à la colère de Kwak.

–Dis-le, je t'en prie. Veux-tu me servir et la famille ou bien me mortifier et ruiner toute la famille?

–Un moment, qu'est-ce que j'ai fait de fautif?

–Pas de faute? Est-il tolérable qu'une femme dorme à longueur de journée, au lieu de s'occuper du ménage et d'aller travailler dans les champs?

–Vous parlez raison, j'en conviens, répondit-elle posément. Vous dites que la famille coura à sa perte si la femme s'abandonne au sommeil. Mais je sais aussi que le pays doit être sain et sauf si l'on veut que la famille ne coure à sa perte. Si le nid d'une hirondelle est cassé, quel sera le sort de ses œufs?

–Tu dis?

–Le pays est comparable à un nid d'hirondelle. De nos jours, il menace d'être cassé à cause de l'agression venant du nord et du sud et pourtant on ne s'en prend pas à ceux qui, au lieu de s'en inquiéter, passent leur temps à lire et à boire. Et vous vous plaignez du sort de notre seule famille?

–Ah!

Kwak resta muet. Elle avait raison. Lui et ses copains avaient l'esprit ailleurs, alors que les Japonais s'agitaient au-delà de la mer du Sud afin d'envahir le pays. La défense du pays passait, à leurs yeux, pour une affaire des autorités royales.

Si Kwak savait que l'indolence de la femme peut mener

à la ruine de la famille, il ignorait cependant que celle du mari risque d'entraîner la perte du pays.

Dès le lendemain, il fit adieu à sa boisson et rassembla ses amis, anciens compagnons de réjouissance et de chasse, avec qui il se mit à s'exercer au combat.

De son côté, sa femme arrêta de faire la sieste et s'appliqua aux travaux ménagers et aux travaux des champs, tout en aidant son mari dans son entraînement en vue d'une éventuelle guerre. Quelques années plus tard, la guerre patriotique de l'an *Imjin* éclata, en effet, du fait de l'invasion japonaise. Ce fut l'occasion pour Kwak de s'illustrer comme le chef d'une armée de volontaires.

Trésor de la Corée

Pendant la guerre patriotique de l'an *Imjin*, le grand moine Song Un (alors Sa Myong Dang) osa pénétrer dans le camp ennemi engager des négociations.

Kato Kiyomasa, chef des troupes japonaises, s'adressa à lui:

–La Corée est réputée pour son abondance en trésors. Qui est le meilleur de ces trésors?

Le grand moine, sans sourciller, lui répondit:

–La Corée est riche en trésors en effet, mais le trésor le plus estimé se trouve au Japon.

–Au Japon?

–Vous n'y êtes pas?

–Qu'est-ce, ce trésor?

–C'est votre tête.

–Comment? Ma tête?

–Vous vous étonnez? Chez nous, un prix exorbitant est promis à celui qui vous coupera la tête. Oui, aucun autre trésor ne vaut plus que votre tête.

Le chef ennemi resta béé, bien de peur, incapable de prononcer un seul mot. Depuis, il quitta son attitude arrogante aux négociations.

Rocher «Ui-am» sous le pavillon Choksok

En octobre 1592, pendant la guerre patriotique de l'an *Imjin*, les Japonais avaient échoué dans leur tentative de siège contre la forteresse de Jinju. Loin d'en démordre, ils revinrent à la charge, en juin 1593, avec un effectif de plus de 123 000

hommes, 40 fois le nombre des défenseurs de la forteresse. Malgré ce décalage, ces derniers tinrent ferme pendant sept jours jusqu'à ce que la forteresse fût tombée aux mains de l'agresseur.

Ayant coupé la place forte, les chefs ennemis dont Ketani, se firent offrir, un jour de juillet 1593, un festin somptueux au pavillon Choksok planté au sommet d'un précipice au bord du fleuve Nam.

Ketani ordonna à un fonctionnaire subalterne de l'endroit amené de force d'aller chercher Rongae, *kisaeng* (femme formée au chant, à la danse et à la poésie pour divertir les hommes dans la société ancienne) de l'endroit, réputée pour sa beauté, son chant et sa danse.

Ce dernier hésita. En effet, il avait vu cette femme jurer, avec les chefs de volontaires réunis au pavillon Choksok, de combattre jusqu'à sa dernière goutte de sang, puis encourager par ses chants et danses les volontaires et les autres habitants, leur porter le riz qu'elle avait cuit, voire se battre, en jetant des pierres.

–Pourquoi trouves-tu difficile? demanda le chef japonais.

–Rongae est une nature forte et entretenait d'étroits liens avec les volontaires, répondit le fonctionnaire subalterne.

–Ha, ha, une *kisaeng*, tu ne sais pas ce qu'elle est. Une

kisaeng est faite pour accompagner les forts. Hâte-toi, vas la chercher de ma part!

Ketani le fit accompagner par des dizaines de soldats.

Le fonctionnaire subalterne, faute de mieux, alla voir Rongae chez Mme Han où elle demeurait en la considérant comme sa mère. Rongae était tombée malade, à la suite du combat mené jour et nuit avec les volontaires contre l'envahisseur. Les soldats japonais, repoussant Mme Han, qui leur barrait la route, firent irruption dans la chambre de Rongae.

Celle-ci s'arrachant à leur étreinte, leur cria en face:

–Avez-vous perdu le sens moral? Je ferai mes préparatifs, vous attendrez dehors!

Quand elle parut sur le pas de la porte, ce fut à l'étonnement de Mme Han plus que du fonctionnaire subalterne. Vêtue d'une veste légère verte et d'une jupe rouge vif, elle portait un chignon soigné percé d'une épingle de luxe et, surtout, une bague en or lui brillait sur son doigt.

–Ma fille, n'es-tu pas folle? Où veux-tu aller? s'écria Mme Han pour la réprimander.

–Maman, répondit Rongae, ne sais-tu pas ce qu'est ce cochon le chef ennemi? Restera-t-il tranquille si je n'y vais pas? Se ravisera-t-il si tu m'empêches d'y aller? Je dois y aller de toute façon, aussi y irai-je, tête haute et non de force.

Quand elle arriva au pavillon Choksok, les chefs japonais écarquillèrent les yeux, croyant voir une fée descendue du ciel.

Elle servit plusieurs verres d'alcool à la demande des convives dont Ketani. Alors, celui-ci cria au fonctionnaire subalterne:

–Voilà, tu verras comment elle s'amusera avec moi et tu sauras ce qu'est une *kisaeng*.

La bombe dura jusqu'au coucher du soleil et tous les convives, ivres morts, criaient à tue-tête. A l'instant, Rongae fit un signe de l'œil à Ketani.

Elle l'entraîna jusqu'à un rocher plat s'élevant au bord du fleuve Nam. Elle fixa ses yeux sur les eaux bleues coulant à ses pieds. Quelques jours auparavant, des chefs de volontaires s'étaient jetés sur ces eaux, entraînant chacun avec eux deux ou trois Japonais étreints des deux bras.

Je marcherai sur leurs traces et je ferai le sacrifice de ma vie pour mon pays, jura-t-elle en son fort intérieur.

–Sale type, je te montrerai de quel aloi sont les femmes coréennes! cria-t-elle, lui serrant le cou des deux mains et sautant, puis descendant en piqué vers les eaux bleues.

Ketani s'agita comme un diable dans l'eau sans pourtant parvenir à se dégager de l'étreinte vindicative de Rongae.

Depuis lors, le rocher plat est appelé «Ui-am», signifiant

rocher de la justice, pour faire l'éloge de l'acte de justice de Rongae.

Sur le mot d'un subordonné

Pendant la guerre patriotique de l'an *Imjin*, l'amiral Ri Sun Sin (1545-1598) a gagné tous les combats livrés à l'agresseur. L'un des secrets de sa victoire, c'est qu'il avait su apprécier en temps opportun le changement de situation. Il n'oubliait pas d'expédier des éclaireurs un peu partout épier les mouvements de l'ennemi et d'organiser d'avance et avec soin l'opération qui s'imposait pour y faire face.

Il pensait tout le temps à s'adapter promptement à tout changement, au point que la nuit, il couchait, la tête posée sur le tambour, outil de commandement et sans jamais quitter l'uniforme.

Voici ce qui arriva une nuit.

Les flottes des deux pays se faisant face à Kyonnaeryang, Ri Sun Sin avait donné ordre de jeter l'ancre et de laisser les matelots se reposer.

Et il s'était couché en armure, la tête sur le tambour, au poste de commandement. Il attendait de s'endormir et tout à coup, il sentit toute la pièce s'illuminer. Il ouvrit les yeux et vit, par la

fenêtre, la pleine lune brillant au zénith dans un ciel sans nuages.

Des bribes de conversation arrivaient du dehors à ses oreilles. Il se leva d'un bond.

–Oh, quelle bonne nuit. Nos matelots pourront enfin prendre un repos réparateur. Avec la lune, il fait clair comme le jour. Les Japs n'oseront certainement pas approcher de nous, dit un commandant subalterne inspectant les postes de garde.

Ri ouvrit la porte et l'appela, le priant d'apporter un bol d'alcool. Il but et il lui enjoignit de faire venir tous les commandants. Quand ceux-ci se furent réunis, il leur ordonna d'un ton sévère:

–Vous gagnez vos navires avec vos matelots et ferez le branle-bas de combat!

Il poursuivit désignant la direction que devaient prendre chacun des navires pour attendre à leur poste. Puis, il fit expédier des éclaireurs aux quatre vents.

Les commandants étaient mécontents de l'ordre de branle-bas de Ri, qu'ils trouvaient importun, vu la pleine lune et le manque de tout signe de danger de la part de l'ennemi. Mais, ils s'y conformèrent: l'ordre, c'est l'ordre. Pour leur part, les matelots des navires éclaireurs se tirèrent de leur sommeil et, répartis en plusieurs directions, approchèrent incognito du camp ennemi.

Après tous ces préparatifs, Ri se mit à attendre les renseignements au poste de commandement.

Des heures s'étaient écoulées et la lune déclinait à l'ouest. Un des navires éclaireurs revint, rapportant l'approche de l'ennemi qui, rusé, naviguait à l'ombre d'une montagne et non en pleine mer à la lueur de la lune.

Ri monta aussitôt à bord du navire amiral où il attendit l'ennemi. Puis, il ordonna la canonnade pour donner le signal de contre-attaque générale. Sur le coup, tous les navires en attente foncèrent de droite et de gauche sur l'ennemi, tirant au canon.

L'ennemi, surpris, se hâta à tirer à l'aveuglette au canon et au fusil à mèche. Ses navires qui se pressaient à l'ombre de la nuit sans être rangés en bataille, s'agitaient pêle-mêle, se heurtant. Nombre d'entre eux coulèrent, restants, peu nombreux, parvenant à peine à déguerpir.

Après cette victoire complète, commandant et matelots prirent Ri pour un magicien. Ils se demandaient comment il avait su que l'ennemi oserait attaquer cette nuit de pleine lune.

Le lendemain, Ri faisait le tour de la flotte. Il croisa le commandant qui avait échangé avec lui la veille en inspectant la garde.

–Mon amiral, dit-il, comment avez-vous su que les Japonais nous attaqueraient?

–Ah, c'est vous qui m'en avez averti. Vous avez dit que l'ennemi ne pourrait nous attaquer une nuit aussi claire qu'hier. Et vous avez proposé qu'on se repose, pas vrai?

–Oui, je l'ai dit parce que c'était l'avis partagé.

–C'est cela, chacun pensait ainsi et même l'ennemi.

–Même l'ennemi?

–Oui, l'ennemi croyait que nous pensions qu'il n'entrerait pas en ligne par une nuit où il y a clair de lune.

–Ah, l'ennemi en a tenu compte pour…

–C'est pourquoi j'ai conclu que l'ennemi viendrait. Je ne suis donc pas un magicien mais vous m'avez éclairé.

Pak Taji

Pak Taji figure parmi les Dix commandants qui ont combattu pour défendre la forteresse de Pyongyang pendant la guerre patriotique de l'an *Imjin*.

C'est le surnom donné à Pak Ok en raison de l'intelligence dont il a fait preuve pour accomplir de nombreux faits d'armes.

Un exemple est ce qu'il a fait pour défendre le gué Wangsong sur le fleuve Taedong.

En juin 1592, les Japonais occupèrent Pyongyang-Est et cherchaient à traverser le Taedong. Alors les militaires et les volontaires coréens décidèrent de bloquer le gué que l'agresseur pourrait emprunter.

C'est le gué Wangsong dont la protection incombe à Dix commandants.

Comme tout n'était pas prêt pour repousser l'ennemi, Pak Taji fut chargé de prendre position au préalable avec ses volontaires à côté du gué. D'autres combattants, équipés d'arcs, de lances et de sabres, allèrent sur les traces de Pak Taji.

Ah, qu'est ce qu'il faisait?

Pak Taji, au lieu de prendre position à côté du gué désigné, avait ordonné de planter des fanions et de faire des barrières en aval, là où l'eau était profonde.

–Frère Pak, qu'est-ce que vous faites? jeta avec impatience le commandant Hyon Su Baek.

–Pourquoi? Vous trouvez que je fais mal ma mission de prendre position?

–Pire encore, le gué Wangsong, ce n'est pas ici.

–Moi, je suis de Pyongyang et c'est assez pour le savoir.

–Mais pourquoi campez-vous ici?

–C'est pour défendre le gué Wangsong.

–Vous dites? Pour le sauvegarder, il faut s'établir à côté,

et non à un autre endroit par où l'ennemi ne s'avise même pas à passer.

Et pourtant, Pak, avec son calme habituel, qui le portait à rigoler, répliqua:

–Ainsi nous pensons, ainsi l'ennemi pensera. Voilà pourquoi j'ai pris position ici.

–Vous dites! Ainsi pensera l'ennemi?

Tout à coup, le cri «Voilà les Japonais qui arrivent!» fusa de toutes parts.

On apercevait en effet, du côté de Pyongyang-Est, des centaines de soldats japonais se précipiter en soulevant de la poussière.

Les commandants de la forteresse de Pyongyang, avant même de penser à déplacer, durent se préparer à affronter l'ennemi là où Pak avait pris position.

Ils craignirent que l'ennemi ne passe par devant eux et ne se dirige vers le gué Wangsong.

Heureusement, il s'arrêta devant et commença à tirer au fusil à mèche vers l'endroit marqué de fanions.

Pour contrecarrer, Pak donna aux volontaires l'ordre de tirer à l'arc. L'ennemi, à son tour, se piqua au jeu, tirant de plus belle au fusil à mèche dans une immense clameur.

Moment où Pak eut soin que les volontaires tirent un

minimum de flèches et de façon qu'elles tombent au milieu des eaux au lieu de franchir le fleuve. Comme s'ils étaient saisis de panique et démoralisés.

Les Japonais voulurent sans doute profiter de l'occasion: ils se jetèrent tous à l'eau et s'acharnèrent à nager.

Ils s'étaient engagés pour la plupart dans l'endroit profond quand Pak enjoignit aux volontaires de tirer une volée de flèches.

Comme les Japonais flottaient à la merci du courant, ils n'avaient pas moyen d'éviter les flèches. Touchés un à un, ils coulèrent au fond avant même de parvenir au milieu du fleuve. Le peu qui les suivaient ne purent que prendre la fuite. Le combat se termina par la victoire des volontaires.

Hyon Su Baek poussait éperdument des hourras. Pak lui tapota l'épaule, notant:

–Voilà, l'ennemi croyant que nous chercherions à tenir le gué comme il l'aurait fait à notre place. Sinon, il ne se serait pas jeté à l'eau à un endroit profond et non au gué que nous ne protégerions pas.

Les commandants comme les volontaires éclatèrent de rire, émerveillés par l'intelligence de Pak.

A l’occasion de l’achat d’un *kat*

Un jour, Sin Jae Hyo (1812-1884) sortit avec un ami acheter un *kat* (chapeau en crin de cheval) au marché. Il croisa un homme qui portait plusieurs *kat* sur une planche et lui demanda:

–Monsieur, voulez-vous en vendre? Quel est le prix d’un *kat*?

Le marchand répondit par l’affirmative et donna le prix.

Sin Jae Hyo fit son choix et paya le prix du *kat.*

–Je vous remercie bien, monsieur, lui dit-il.

Sur ce, il se retournait quand son ami, surpris, le prit à part, disant:

–Es-tu fou pour faire une faute pareille?

–Quelle faute?

–Ce n’est qu’un artisan qui fait des *kat*, mais tu es un *ryangban.*

–Veux-tu me reprocher de lui avoir parlé en termes honorifiques ? demanda Sin, pourtant d’un grand éclat de rire.

A l’époque, l’usage voulait que les *ryangban* n’emploient pas de termes respectueux à l’égard des gens du commun et moins encore des artisans qui étaient considérés comme des marginaux.

Sin rit longuement, puis il reprit:

–Ecoute, ce n’est pas moi qui ai fait une bévue, mais c’est l’usage du monde qui s’est perverti.

–L’usage du monde?

–On méprise et brime les artisans parce qu’ils sont humbles et l’on ose porter sur la tête le *kat* qu’ils ont fabriqué!

Ces mots, son ami ne put qu’esquisser un rire triste.

Jugement équitable

Un nommé Ham Chi U était préfet de la province du Jolla. Un jour, deux jeunes frères *ryangban* vinrent engager au procès. Il s’agissait d’établir la propriété de deux marmites de taille différente et ils se disputaient à qui serait la grande.

Le préfet s’enquit de leur problème. Aux dires des deux frères, leur père étant décédé subitement et sans avoir dit ses dernières volontés, ils avaient convenu de partager également sa fortune entre eux. La question fut donc de savoir comment partager ces marmites.

Le préfet dit avec étonnement:

–Ah, quelle peut être la réputation d’une famille de *ryangban* alors que ces fils en sont là dans leur loyauté mutuelle!

Il rit tristement et ordonna à ses subalternes:

–Allez-y, cassez les deux marmites et partagez-en également les débris!

Les deux jeunes écarquillèrent les yeux et, après un instant, ils prièrent le préfet d'annuler leur proposition.

Trop tard. Les subalternes, fidèles à leur devoir, avaient déjà cassé les deux récipients à coups de hache et partagèrent les débris en deux parties égales au moyen de la balance.

Les deux frères, qui avaient reçu le résultat de l'égalité à laquelle ils avaient pourtant tant aspiré, faisaient une mine de dix pieds de long.

Linge mis à sécher

Une nuit, Jong Su Dong sorti dans la journée, fut empêché par le couvre-feu de rentrer chez lui. Faute de mieux, il s'arrêta chez son ami Kim.

Il le trouva anxieux.

–Je te vois mauvaise mine. Es-tu malade

–Loin de là. J'ai autre chose qui m'embête.

–Quoi?

–Cette nuit, il faut célébrer l'anniversaire de la mort de

mon oncle chez mon cousin.

–Alors, dépêche-toi d'y aller.

–Mais le couvre-feu?

–Il le faut toutefois et malgré le couvre-feu.

–Malheur à moi, si je me fais pincer par les gardes.

–Mais c'est rarement qu'on croise les gardes. Et si cela arrivait, je me débrouillerais. Allons-y et ne te mets pas martel en tête!

Kim finit par se laisser persuader et les deux amis se mirent en route. Après une ruelle, ils s'engageaient dans une autre quand, hélas!, ils aperçurent au loin des gardes en patrouille.

–Ecoute-moi, dit Jong Su Dong. Vas te cacher un moment dans un coin pour reprendre ton chemin après le passage des gardes. Pendant ce temps, je les entraînerai en rebroussant chemin.

Sur ce, il aida son ami à trouver son asile, puis il prit la direction opposée à celle qu'ils avaient suivie, et se mit à courir, faisant retentir ses pas et flotter les pans de son manteau.

Les gardes, dès qu'ils l'aperçurent, l'interpellèrent, criant:

–Arrête!

Et ils se mirent aussitôt à le poursuivre éperdument.

Jong, glissant comme une anguille de ruelle en ruelle, parvint au mur de clôture d'une famille riche. Tout d'un coup, il

le gravit et se mit à plat ventre au faîte.

Les poursuivants ne tardèrent pas à se présenter à l'endroit.

–Où ce type s'en est-il allé? chuchotaient-ils.

A l'instant, l'un d'entre eux cria:

–Qu'est-ce que c'est, là-bas?

–Quoi?

–Ce truc blanc, au faîte du mur.

–C'est sans doute le fuyard!

–Eh, sale type, descends!

L'un des gardes le toucha de son bâton.

–Mais pourquoi? rétorqua Jong d'une voix sonore, l'air furieux.

–Tu fais quoi là-haut, sale type?

–C'est du linge à sécher sur moi.

–Quoi, du linge?

–C'est du linge sur mon corps! Je n'ai plus de quoi me changer. J'ai donc lavé le vêtement mis sur moi et que je veux sécher sur moi.

–Mais, il y a tant d'endroits indiqués pour te sécher le vêtement et tu es venu exprès le faire ici.

–Pardon, où trouves-tu ailleurs un mur couvert de tuiles noires bien chauffées, juste ce qu'il faut pour faire sécher du linge mis sur le corps?

–Tu dis?

–Dis-moi, s'il te plaît, où je puis trouver un meilleur endroit pour cela. Mon vêtement doit sécher de nuit pour que je puisse aller travailler dans les champs demain matin.

Les gardes n'eurent rien à y redire et se retirèrent.

Jong, triomphant, quitta aussitôt l'endroit et rejoignit son ami Kim avec qui il prit part à la cérémonie pour rendre hommage à la mémoire de l'oncle de celui-ci. Sitôt le rite fini, il ne put se retenir de raconter son aventure qui emplit de rires toute la maison, en chassant l'air triste.

Ordonnance mystérieuse

Ri Je Ma (1837-1900) est le médecin coréen de renom qui a créé la «médecine des quatre types».

Avant de l'écouter, le médecin lui prit le pouls, puis scruta son visage.

–Vous souffrez de l'estomac, constata-t-il.

–Vous avez raison, j'ai de l'indigestion.

–Votre mal ne date pas d'hier. Aussi tout remède sera sans effet.

–C'est exact. Comment y êtes-vous? Depuis des années

que j'en souffre, j'ai pris tous les médicaments connus, y compris *insam* et bois de cerf, et consulté tous les docteurs que je pouvais voir. Veuillez bien me soigner, je vous prie.

–Il y a une ordonnance indiquée dans votre cas, mais je suis inquiet de la peine que vous aurez à vous donner pour la suivre.

–Oh, soyez sans inquiétude. Si c'est pour me soigner, je n'épargnerai rien et n'abandonnerai pas la médication, aussi, pénible qu'elle soit.

–Bien. Si vous avez pris votre partie, je vous donnerai cette ordonnance.

–Je la suivrai, je vous le jure.

–En fait, ce ne sera pas très difficile. Le matin, vers le lever au soleil, vous irez dans les champs arracher 50 souches de maïs. Vous ferez cela pendant une quinzaine de jours.

–Arracher des souches de maïs?

–La moisson est finie et on trouvera des souches de maïs dans tous les champs.

–Mais quel médicament dois-je prendre pendant ce temps?

–Non, vous n'avez besoin d'aucun médicament.

–Vous dites?

–Je vous prie de revenir dans quinze jours.

L'homme, tant incrédule qu'il fût, rentra chez lui.

–Quelle déception! se disait-il, en pensant qu'il était rentré bredouille, sans aucun remède et avec une recette autrement saugrenue.

Et pourtant, comme le docteur était en renom et qu'il ne coûtait pas un seul sou au malade de suivre la recette, il se promit de s'y conformer et se mit à l'œuvre.

Tous les jours à l'aube, il arracha 50 souches de maïs. Or, à peine cinq jours avaient passé ainsi qu'il se sentit, à son étonnement, la digestion allégée. Puis, au dixième jour, il commença à avoir faim et retrouva l'appétit et, au quinzième, il put manger sans s'inquiéter de son estomac.

–Voilà qui est une recette mystérieuse! se dit-il.

Fou de joie, il alla, le lendemain, avec son valet paré de biens et de provisions de bouche de prix, voir le docteur. Il comptait le remercier de son «ordonnance mystérieuse» ainsi que mettre la main sur le secret des effets qu'avait l'arrachage de souches de maïs sur le traitement des troubles gastriques.

–Monsieur le docteur, votre ordonnance est merveilleuse.

–Alors, elle a donné ses effets?

–Bien sûr, mes troubles gastriques vieux de dix ans se sont enfuis comme par miracle en une quinzaine de jours. Mais, dites-la-moi, je vous prie, est-ce que les souches de maïs exercent des effets curatifs au lever du soleil?

–Effets curatifs?

–Autrement, comment expliquer la guérison des troubles gastriques?

–Oh, écoutez-moi. Les cultivateurs vont travailler dans les champs dès le petit matin et ne souffrent pas de l'estomac. Et si vous bossiez comme eux, vous guéririez. Voilà pourquoi je vous ai donné cette ordonnance.

Le riche, rouge de confusion, resta aphone.

Histoires anciennes de Corée

Ecrit par Thak Song Il

Rédigé par Jang Hyang Ok

Traduit par Kim In Jae, Paek Won Gi

Edité par les Editions en langues étrangères
RPD de Corée

Mise à jour: Septembre de l'an 110 du Juche (2021)

E-mail: flph@star-co.net.kp
http://www.korean-books.com.kp




내나라


ISBN 978-9946-0-2058-7
9 789946 020587 >